

LEWEBESTUNFEUILLETON



«la vie »
[chronique](#)
 photographique,
 par Philippe De
 Jonckheere

édito _ n° 3

françois bon | ce que nous raconte Internet

Qu'est-ce que nous raconte Internet ? Ce n'est pas une question en l'air. Les blogs ont ouvert un espace d'expression considérable, qui aurait pu nous perdre, ou noyer le silence de la poésie, l'affinement du discours, ou ce geste par quoi le langage tente de saisir les hommes, pour en revenir agrandi à nous-mêmes, augmentés au moins de doute. Les outils pour s'y repérer, glisser par affinité d'un site à l'autre, ont progressé à même allure, créant des circulations, des solidarités, des amitiés. Publie.net est né en bonne partie de ces échanges. On sent une redistribution globale de ce qui nous semblait un équilibre majeur de la communauté, et qui bénéficiait de la stabilité du livre, de nos habitudes de lecture, où l'écart aidait au rêve. Les revues littéraires y tenaient une part essentielle, notre plaisir de la presse quotidienne ou magazine à ce qu'elle y était poreuse.

En changeant de position le curseur de la publication, Internet ouvrait à cette profusion où l'ancien équilibre critique, qui nous rodait les uns les autres, laissait place à l'immense flux des mots. Mais dans cette diversité neuve de ce qui surgissait, c'est aussi une autre façon de dire le monde, d'en faire poésie, d'en tenir récit – et c'est la plus vieille fonction et nécessité de la littérature. Ainsi, que nous raconte la planche de six images, ci-dessus, que dans son site Philippe De Jonckheere n'accompagne d'aucun mot ? (Ou, plus bas, cette image quotidiennement mise en ligne à 17h34 par Guillaume Vissac ?) Et nous donnerons-nous le défi de réfléchir à notre *corps numérique* comme le propose Arnaud Maisetti ? Nous lisons de plus en plus ces mots et récits d'Internet. Pourtant, à passer *en revue* les sites des auteurs de publie.net

pour ce 3ème feuilletton, l'impression que nous n'en avons pas fini avec l'obligation d'extraire, de ralentir, de *retenir*. J'avais lu tous ces textes, et je les relisais autrement, pour avoir à les choisir, les reprendre pour ce support.

De même, la surprise de les trouver soudain graves, partageant d'abord l'inquiétude. D'où cette mise en page soudée, continue.

Pour lire, nous habitons définitivement (même si non exclusivement) l'écran : l'aventure est tout entière à construire, mais elle est *déjà* en construction.

Et la spécificité de ce que nous raconte Internet, là où la *littérature* est manifeste, c'est cette évidence plurielle, le construire *ensemble*.

L'invitation, ici, à remonter de là où l'auteur scrute le monde au jour le jour, ce qui s'appelle déjà *écriture*, à ce temps en amont, qui est *lire*.

stupeur de l'inaccessible réel

hommage | Jacques Ancet

*Tout semble se taire et parler de
quelque chose d'autre
d'une voix hésitante, une langue qui
manque encore.
Bo Carpelan*

Plus je vais, moins je sais. Le corollaire est aussi vrai : plus je sais, moins je vais. La poésie n'est pas de l'ordre du savoir mais de l'aller, du mouvement — du passage.

La poésie ? Je ne l'ai jamais rencontrée. Elle n'est ni cette belle dame éthérée, ni cette effusion ou émotion vague avec quoi on la confond souvent. Ce vague qu'on prend pour elle, comme disait Valéry. Par contre, ce que j'ai rencontré, ce sont des textes — des poèmes, au sens large. C'est pourquoi je dirais avec Machado que « la poésie c'est quelque chose de ce que font les poètes ». De ce qu'ils font. Non pas une essence mais un faire. « Devant le papier, l'artiste se fait », écrivait aussi Mallarmé. Un acte de langage qui est indissolublement un acte de vie.

Cet acte, on le retrouve dans tout texte véritable. Tout autant que dans un poème au sens courant du terme, dans tout roman, toute pièce de théâtre, tout essai même, où cette force le langage et de vie est à l'œuvre. La différence, simplement, vient du fait que, dans l'écriture romanesque ou théâtrale, cet acte est occulté par les éléments narratifs ou dramatiques : récit, personnages, intrigue, etc. Alors que, dans le poème, il apparaît à nu. Mais, dans les deux cas, c'est ce même acte où, chaque fois, plus que dans le sens des mots, c'est dans leur force que se trame le texte. Une force, donc, qui n'est pas dans les mots mais entre eux ou sous eux. « L'air ou chant sous le texte », disait encore Mallarmé.

Dans ce mouvement physique qui les organise et leur donne cette

configuration singulière, qui fait que tout se tient et que le passé est encore, et le futur est déjà — dans le présent : un rythme. Lequel induit un autre temps que le temps linéaire de tous les jours.

Une bulle où tout est là, à la fois : ce que vous savez et, surtout, ce que vous ne savez pas, qui survient et vous parle. Au double sens du silence d'une voix que vous entendez et qui, en même temps vous fait parler. Duras dit que c'est une nuit. Qu'écrire c'est la nuit.

Une autre manière d'évoquer cette dépossession et ce phénomène d'a-chronie. Un hors temps dans le temps. Soudain, entre ces mots, dans leur flux imprévisible. Et le monde ne se ressemble plus. Les limites s'estompent. La réalité perd ses contours rassurants. Dedans et dehors n'ont plus de sens. C'est une seule même coulée, de lumière ou de noir, peu importe. Un seul événement. L'apparition de ce qui aussitôt disparaît, mais (se) dépose ici, sur la page. Une trace, moins, un miroitement, un vide. Quelque chose.

C'est ce quelque chose que j'appelle poème. Et, encore une fois, peu importe s'il ne ressemble pas à ce qu'on désigne couramment par ce nom. Peu importe que j'appelle « poème » *Absalon*, *Absalon* de Faulkner, *Molloy* de Beckett ou *Le Ravissement de Lol V. Stein* de Duras aussi bien que *L'Homme approximatif* de Tzara, *Pierre de soleil* de Paz ou *Le Chef-d'œuvre sans queue ni tête* de Ritsos, pour ne citer, un peu au hasard, que quelques titres qui me sont chers. C'est qu'à chaque fois passe, dans le langage, quelque chose qui est plus que le langage, mais ne peut advenir que par lui. L'immense et l'infime. La perte de tout repère. Une ligne de fuite. Un sans limites d'où naissent toutes les

limites, toutes les formes, tous les visages et qui s'y résorbent.

Dans la mesure où il est porté par cette force et, en même temps, la porte, tout poème, au sens large, est ce débordement qui fait signe vers ce qui vient, nous traverse, nous abandonne. C'est pourquoi son langage est proprement in-sensé. Langage d'une continuité corps-monde, il est en deçà ou au-delà des significations instituées.

Non pas fermeture d'une illisibilité (qui n'est que le produit d'une attente déçue, donc d'un sens déjà connu et établi) mais ouverture d'un accueil à ce qui ne cesse de se faire et qui n'a pas de nom. Langage-force, langage éclat, langage-chaos, langage-vie, langage sans objet, langage-sujet ... Chaque fois le monde — la réalité — s'engloutit et recommence — nous recommence. Dans la stupeur de l'inaccessible réel.

Jacques Ancet

Texte paru dans la revue *N4728* n°17, janvier 2010

- lire dans [La lumière des jours](#)
- lire sur [publie.net](#)

Nouvelle version de son blog pour Jacques Ancet, participation à la réédition du Pléiade Borges, le prix Apollinaire en novembre dernier pour L'Identité obscure, et sur publie.net, en accompagnement d'une fiction essentielle, Le silence des chiens, un double ensemble d'analyses critiques et chemins à travers la poésie, L'Amitié des voix.

écriture (numérique) du corps

Arnaud Maïsetti

Sur la table : une feuille de papier matérialise le territoire possible. On se saisit d'un stylo, on trace des courbes qui, quelque part, finiront bien par former des phrases : aller, peut-être, quelque part ; jusqu'en bas de la page, pourquoi pas ? Et on la retournerait bien sûr, s'il n'y avait pas cette douleur dans le poignet : et, plus redoutable, cette envie de lire. On relit, et soit qu'on reconnaisse trop bien ce qui s'est écrit, comme face au miroir ce reflet qui interrompt le geste quand il se fait (et c'est la honte du corps), soit qu'on se tienne comme devant ces visages croisés dans les rêves (sans identité, sans présence, sans nom même, mais si précisément et absolument reconnus) : comment continuer.

On laisse la feuille de papier — et par hasard, on la retrouve un jour de plus grand calme. Le sens ne nous engage plus, il appartient à quelqu'un d'autre, quelque chose d'autre. Mais les lettres tracées, qui crient dans la déformation, qui s'engendrent l'une dans l'autre avec la plus pénible maladresse, qui ne sont jamais semblables l'une à l'autre : autoportraits de soi en effort de s'y projeter. Comment finissent-elle par se laisser lire ?

C'est la trace du corps : on peut refaire le trajet de la douleur par telle déformation, par telle exagération, et la vitesse de l'idée, on pourrait la mesurer exactement selon le tracé plus raide de telle lettre, on pourrait tenir le compte des temps de passage, démasquer les facilités et les passages arrachées de plus haute lutte rien qu'à se placer devant la forme des lettres, et sans même lire le texte — rien de plus simple.

Le texte trahit, bien sûr : mais, mieux, le texte écrit à la main parle, pour le corps. Contre lui, peut-être. Pire, il témoigne de ce qui l'a produit en le recouvrant de toutes sortes de scories, de mauvaises habitudes qui ne lui appartiennent pas, mais qui s'attachent à lui, en dépit du bon sens, du juste sens.

Je pense à ce que dit Michaux, qui raconte comment, s'étant retrouvé le bras droit dans le plâtre, il se mit à écrire avec le bras gauche — l'apprentissage de l'écriture, comme geste, (le bras gauche ne savait pas écrire), ce qu'il lui a coûté et apporté, et le poids du bras lourd de cette habitude attribuée à l'autre bras. La connaissance du geste, oui, pour former la lettre, mais l'impossibilité de rejoindre ce geste là : et les lettres formées dans la maladresse, qui en est l'auteur ?

Cela fait bien longtemps maintenant que je n'écris plus à la main — et que l'écriture, quelle que soit, courrier privé, travail de recherche, écriture de fond, tenu d'un journal, notes sur des films, des livres, etc. est tout entière livrée à l'ordinateur, à la saisie sur écran, mise en page presque automatique. En fait, je n'ai jamais écrit vraiment en dehors de cela.

Vers vingt ans, premier ordinateur portable, et découverte de la ville, de Paris, et en retour, l'écrire. Avant, c'était des textes courts et sans suite, raturés sur des feuilles que j'ai perdues. (Il y a un grand cahier, un seul, soixante pages notées à l'écriture fine, encre rouge, début de récit rédigé d'un trait, avec notes sur les pages de fin : volé avec le sac, aux Halles, l'été 2002 — j'en garde encore le titre.)

L'écriture à la main s'attache pour moi dès lors aux travaux scolaires, souvenirs des compositions de khâgne ou d'agrégation, grandes copies de concours qui prennent la place de la table et qu'on rédigeait sans presque relire, écriture laborieuse sur petits carreaux, calculée au millimètre.

Je tiens exception de quelques lettres, des plus précieuses, que j'ai envoyées sur papier, à l'encre noire — et dont je ne garde pas trace bien sûr, nulle copie, et qui valent pour moi tout ce que j'aurais pu écrire.

Si ce qui passe dans l'écriture numérique, via écran, diffère de l'écriture papier, c'est pour moi un

changement dans le corps lui-même : qu'on saisisse le texte sur une tablette finie de lettres, impulsion verticale des doigts, et non lancée du poignet horizontalement sur la feuille, frappe, et non déliée de la main, et séparation physique, spatiale de l'endroit où le texte se saisit et le lieu où il apparaît — tout change d'axe.

Cela fait quelques temps maintenant que je ne regarde plus mes doigts frapper. Mais dans la distanciation, c'est toute une objectivation qui se fait et qui touche au plus près à la fabrication d'un texte. Il se constitue dans un espace différent où il est tracé : il s'affiche en dehors même du lieu où il naît physiquement.

Séparation qui le distend : et comment l'écriture est immédiatement sa lecture.

Alors, le risque, c'est de voir comme le texte est propre d'emblée, comme il s'établit avec soin, ligne ajustée, justifié, interligne régulier. Le risque, c'est de le considérer comme acquis, alors que tout commence, bien sûr.

Il m'est arrivé (mais rarement) de rédiger sur carnets à la main, et lorsqu'il m'a fallu le ressaisir sur écran, impression de le réécrire ; impossible de ne pas le modifier, rythme et syntaxe, tout prenait la forme de ce mouvement nouveau qui redistribuait les cartes du texte.

Aujourd'hui, j'ai toujours dans le sac de ces carnets noirs, formats livre, sur lesquels je note à la volée, dans le métro ou ailleurs, phrases et idées qui m'échapperaient sinon. C'est entre deux numéros de téléphone, des références de livre et des croquis de rue ; ces phrases ne sont pas de nature différentes — s'agit de se repérer dans la circulation des choses.

Que mon site s'appelle *carnets* tient aussi de cela : la notation marginale qui tient de part en part de travail en cours, en totalité. Sur l'écran, il n'y aurait pas d'un côté des notes supports, et de l'autre, l'usage de ces notes : toute horizontalité traversée, le

texte est à lui-même sa propre fin et le moyen qui permet d'en écrire un autre — qui n'en est que la suite, la poursuite théâtrale. Si le geste de la saisie sur écran change la nature du texte, c'est aussi parce qu'il permet une prise de plein pied sur ces circulations, qu'il joue à petite échelle le fonctionnement d'un site, peut-être.

Il y en a beaucoup pour regretter la fin des manuscrits : celle des ratures et des ajouts sur pages cornées (la critique génétique à peine née restera inconsolable) — au mieux, seront conservés les états successifs d'un texte (avec corrections mineures à la main) : et alors ?

L'écran est en même temps la table de travail, l'objet, et l'outil qui le manipule : ce qu'on malaxe, c'est autant la mise en page que la syntaxe elle-même. Et au risque d'un établissement trop net du texte qui pourrait nous le faire croire achevé, ce qu'on affronte, c'est l'enjeu même de la fabrication de la phrase en même temps que l'élaboration pas à pas des moyens qui la fabriquent. Le rythme d'un texte composé sous word (ou pages pour moi depuis un an) lui est propre en ce qu'il mêle directement, et sous le même geste, écriture et réécriture, sur le même support. Il existe des manuscrits annotés sur le support même du premier jet : mais précisément, l'annotation est d'une autre nature, possède une secondarité immédiatement perceptible.

Bien sûr, on me dira que tels pratiquent l'écriture numérique comme un support qui ne modifie pas les habitudes manuscrites : avec notations de couleurs, corrections sur les différents documents (parfois à la main après impression), et ouvertures d'un fichier à chaque nouvelle version. Au contraire, faire le choix de l'écran, accepter le parti pris de l'écran nous impose de travailler, je crois, l'écran tel qu'en lui-même. Je ne sais pas s'il s'agit d'une régression (et à quel titre ?), ou d'un progrès (mais selon quel critère ?) — cependant, si l'on devait apprendre d'un tel geste de saisie, c'est dans tous ses aspects.

Et là encore, serait illusoire de penser qu'on assiste à une révolution de l'écrit : plutôt à un moment (qui sera sans doute dépassé) de concentration extrême de l'écrit, de l'écriture et de ses supports — d'une facilité dans la fabrication (et la gestion) d'un document écrit qui permet en retour et tout naturellement une extrême complexité dans le jeu mécanique entre surgissement de l'écriture et configuration textuelle.

Certains critiques ont souligné il y a déjà quelques années un relatif mais notable appauvrissement syntaxique juste après la Seconde Guerre mondiale : la machine à écrire portable et maniable apparaît juste avant le début du conflit (et notamment la fameuse « Hermes Baby »), et les grands reporters de guerre avaient diffusé sa modalité d'écriture — saisie rapide, corrections délicates et laborieuses qu'on négligeait, l'écriture était rapide, nerveuse, dense, pratiquement pas de reprise.

Mais, passé ce moment, et quand on prend le temps de s'approprier la machine, les années cinquante allaient renouveler de fond à comble l'art du récit et questionner profondément sa possibilité. Les catastrophes de la guerre, les ruptures épistémologiques des années 30-40 ont leur rôle, bien sûr, et sans doute l'abîme au près duquel on était passé permet de comprendre d'où cette réflexion a pu naître. Mais on ne pense pas assez à la place qu'a joué la machine à écrire, peut-être : dans la distance permise du corps et de l'écrit, dans la médiation mécanique de la projection, il y aurait là matière à prendre pour point d'appui le questionnement de ce qui travaille l'écriture, et non plus envisager celle-ci comme donnée a priori.

Avec l'ordinateur, ces vingt dernières années, on accentue sans doute encore plus ce mouvement — pas révolution, mais concentration à la puissance de ce geste là : et comment il affecte en retour la position du corps par rapport à l'écrit, et celle du texte en regard de ce qui le produit. Et la plaque où

s'écrit le texte devient le lieu même où s'organise le bruit du monde en retour : même lieu du document où prend place courrier, informations, flux, et flux encore qui jouent en circulation sur le même espace.

L'écriture à la main porte trace du corps dans ce qu'il l'entrave (j'ai noté : vitesse, ralentissement, effort et douleur dont témoigne la forme des lettres). L'écriture sur écran en effaçant cela, témoigne du corps dans le travail permanent qu'il engage avec une forme constamment œuvrée. Si un texte mis en page ne diffère pas (ou presque pas) d'un texte en cours : c'est que tout est sur la table de travail (ou d'opération ?), tout le temps.

Et si l'on est nombreux, je pense, à passer d'abord par un texte le moins mis en état, simple note jetée sur l'ordinateur, il y a une objectivité d'emblée qui le fait apparaître comme tel, établi, pour le moins. Ensuite, quand on le reprend la première fois, ou qu'on le prolonge, c'est le choix des polices (neuve, à chaque fois : chaque texte en réclame une différente, pour moi [1]), des marges, et de tout ce qui commence à lui donner forme.

Écrire, ensuite, ce serait poursuivre cette forme première, essayer de lui trouver une destination, une place dans le réel qui saura le confronter. Cette question, alors : ce qui traverse le corps quand on écrit ? c'est justement de ne pas éprouver d'étapes qui, de l'idée au mot, puis de sa pensée à sa formulation, entraverait le geste, qu'on écrit ; et c'est précisément parce que de l'esprit à la main, il y a comme un continuum, une déflagration qui jamais ne se segmente, dans laquelle l'écriture trouve sa justesse, sa place propre dans le chaos, dans le tempo qu'elle mesure.

Alors, ce geste, quel est-il — et dans quelle verticalité plongée, pour quel horizon recherché ? Le sens de ce geste : où le trouver ? On échouerait sans doute à retracer la généalogie du mot (on aura beau faire appel aux sciences, à la neurologie par exemple, on ne retrouvera que des

impulsions électriques, rien d'autres : rien qui informe sur le geste, d'où il part, et vers où il va).

C'est qu'il faudrait prendre plutôt le parti du corps, non de son fonctionnement seul, mais de son rapport à ce mouvement d'extériorité qui fait expulsion. On nous apprend que c'est de là que provient l'origine du mot expression — comme on tort la matière pour en extirper ce qu'il renferme. L'expression du corps et de l'esprit traversé l'un par l'autre, ce serait cela, qu'on nomme écriture ?

Sur la page — plus que de la simple expression seulement, plus que la mise au clair de l'esprit par les mots, le corps dompté de ses secousses, et le monde rendu à sa visibilité : plus que cela, oui. On en a fini avec ces croyances. Longtemps, la clarté était gage d'écriture, de véritable écriture. Ce qu'il fallait, c'était d'exprimer clairement — de rendre clair l'expression d'idées complexes, d'émotions ravalées ; obscurité de passions polies jusqu'à la lumière. C'est qu'on supposait l'antériorité de l'idée sur le mot.

Dans le basculement qui est le nôtre, il n'est plus question de succession. L'écriture n'a plus à traduire, elle a à exposer le corps, à s'exposer — « si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme ; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue. » (Rimbaud)

On a de compte à rendre avec aucun procès-verbal de l'esprit sur le corps. On ne témoignera pas. On déplie sans fard une autre possibilité de son corps, une de ses propriétés (Michaux). Un autre organe de soi-même, à l'extérieur de la peau. Alors, du geste d'écrire : dire que c'est se prolonger, c'est croître, s'augmenter (et on retrouverait là, le vieux mot d'*auctor* : non plus, comme on l'a cru pendant longtemps, le garant (et de quoi au juste ? du sens ? de la propriété ?), mais celui qui augmente, plus que le sens, plus que sa demeure, mais qui s'augmente dans le monde, qui occupe l'espace d'un territoire qui d'abord ne lui appartient pas, et qu'il arpente pour l'inventer.

- lire dans les [Carnets](#) d'Arnaud Maïsetti
- lire sur [public.net](#) (imminent : version augmentée des *Anticipations*)

Daniel Bourrion

Traverser

Qu'il suffirait de traverser la ville, et comme ta vie à pas à reculons à pas perdus, et sans faillir aller droit vers les quais et les longer mais ce serait pour voir passer les lourdes péniches à ventres pleins et les visages qui ne reviennent jamais mais pourquoi donc comme si l'eau grise les avalait et aller vite et de plus en plus vite et bien sentir que ça ne suffirait jamais et que ça serait tout ?

Qu'il suffirait de traverser la ville, marcher jusqu'à plus soif, atteindre et puis se plaire dedans les zones où notre humanité ne lutte plus enfin contre les arbres et la masse des choses, y dormir quelques jours, se lever tôt, regarder les heures se dépliant plus qu'un tissu à moire de nuit, attendre, attendre, attendre, et puis d'une seule traite revenir au monde, et que ça serait tout ?

Qu'il suffirait de traverser la ville, le parc à cheveux d'anges, les rues trop sages, de passer une place ou deux, de longer tel terrain vague, et puis encore ce long trottoir boursoufflé de toutes parts, atteindre au coin de l'église blanche, y entrer un instant et découvrir, surpris, trois chanteurs taillant la maille du silence, s'asseoir, rêver, ressortir dans le froid, marcher encore, et puis atteindre au but de ce jour-là, et que ça serait tout ?

- lire sur [Terres](#)
- lire sur [public.net](#)

Béatrice Rilos

100 caractères espaces compris

Vendredi 05/02/10 à 13h10

Je crie non, je dois me tenir, il me soutiendra dans mon élan malgré mes fragilités, sa fragilité.

Samedi 06/02/10 à 19h40

Après la catastrophe j'ai pris la situation en mains : l'argent a pu réparer les séquelles du temps.

Dimanche 07/02/10 à 16h19

Il faut que je pose ancre mes pieds dans le sol. Fermement fixés j'y amarrerais solidement ma pensée.

Lundi 08/02/10 à 19h12

Lorsque je le vois j'ai toujours cette envie frénétique de passer ma main dans ses cheveux. J'aime.

Mardi 09/02/10 à 14h18

J'ai fait ce que je devais faire : récupérer mon dû. Mais alors pourquoi me punir en rêvant d'elle ?

Mercredi 10/02/10 à 15h52

Nous nous parlons amicalement. La conversation est tellement naturelle, cela m'apaise. Et il neige.

Jeudi 11/02/10 à 15h01

Le grand mystère que nous devons dévoiler. Je me débats. Seules nos rencontres me rassurent encore.

- lire sur [Erratique](#)
- lire sur [public.net](#)

Marc Pautrel carnets

Toutes les secondes vécues, archivées et empilées l'une sur l'autre, carrées comme des casiers et hautes comme des tours.

*

La pelote de laine se rembobine à grande vitesse sous mes yeux.

*

Tout l'univers connu et inconnu est contenu à l'intérieur de moi, je cherche seulement à ouvrir la fissure qui le laissera échapper.

- lire dans [Carnet](#)
- lire sur public.net

Pierre Ménard journal

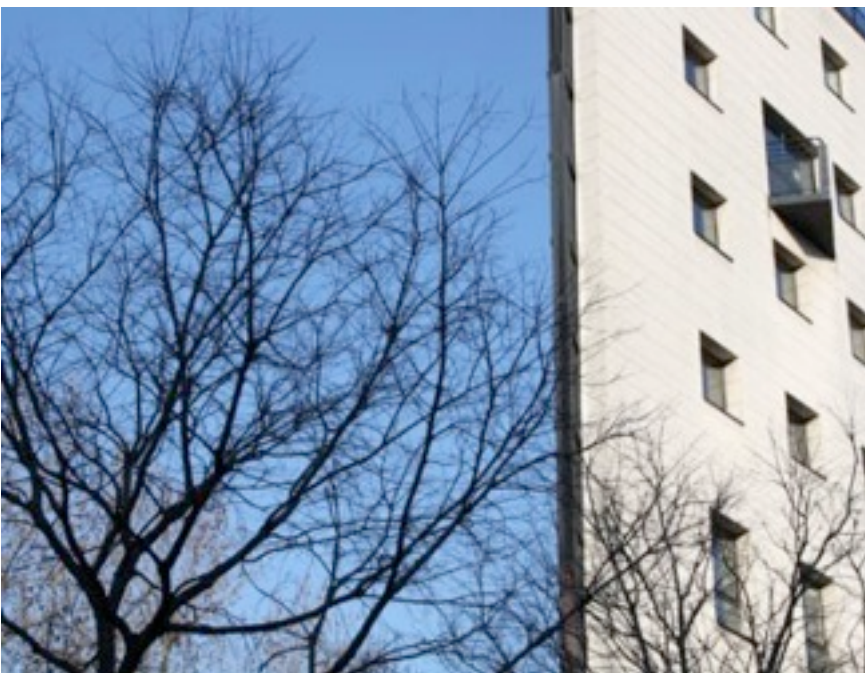
Ni départ, ni d'arrivée. La pudeur voudrait qu'on se taise. *Parlant à travers - voire à tort -* et vers d'autres. Comme sur un écran tendu à l'intérieur de soi. Il n'y a pas de trace de sentiers, ni de clairières. Essayons d'être plus précis. Le spectacle est banal, même si fort accablant. Incapacité à accepter le monde tel qu'il est, dans ses travers et même sa beauté, fugace, fragmentaire : invisible ou cachée. Il est à l'inverse dans ce rideau qu'on déchire. Nous manquons singulièrement d'ouverture, d'attention. Nous n'apercevons sans doute qu'ébauches et fragments : éclats de verre, ou de diamant. À chacun d'entrevoir cette ombre ou cette aube et de choisir sa propre nuit, sans illusion. Dire l'ombre plutôt que la lumière. Éclats dont l'apparent désordre est en lui-même un ordre et où l'homme est réduit à son regard. Il ne bouge pas. Il ne bouge jamais. Et d'ailleurs rien ne bouge, le temps n'existe pas. Permettez-moi, pour plus de clarté, d'avancer ici quelques exemples. La marge est grande. Par-delà nos différences, voire nos divergences. Il reste un seuil à franchir.

- lire sur [Liminaire](#)
- lire sur public.net

Laurent Herrou l'emploi du temps

avait-on tellement peur de la distance que l'on ne se sentait pas capable de la surmonter : on avait pourtant insisté sur la nécessité que textes et photographies ne cherchent jamais à se paraphraser mais au contraire qu'ils se complètent, qu'ils s'enrichissent, et l'on avait jusque là gagné le pari, lorsque j'avais quitté nice seul pour montréal, tu avais suivi visuellement avec une telle osmose que certains lecteurs avaient cru que les images étaient véritablement québécoises et que la séparation n'était qu'un artifice littéraire, à l'orée d'une nouvelle étape on tremblait néanmoins, emmurés l'un et l'autre dans des silences légitimes, il fallait renouer le contact, il fallait se tendre la main et accepter, même si ce serait difficile, de n'en effleurer, pour un temps, que l'ombre

- lire sur [l'emploi du temps](#)
- lire sur public.net



photographie Philippe Diaz / Pierre Ménard

portfolio | Jérémy Liron

Le tableau : non pas une fenêtre, mais plutôt le lieu où se projette le monde. Lieu en dehors du monde pour une part, comme caché dans les buissons depuis la colline on voit la ville. A la fois image et mur auquel butte l'image. Et moi je voudrais arriver à ça : que ça ouvre sur un monde, un espace depuis lequel se pense le réel, et que ce soit ce mur auquel toujours on butte. A la fois fenêtre et mur, c'est peut-être la définition de l'image ? J'ai regardé les cyprès avec leur nuit au fond qui transparait. Chaque tableau porte en lui cette même nuit au fond.

Jérémy Liron



Jérémy Liron coordonne avec Arnaud Maisetti la collection [PortFolio](#) de [publie.net](#) (voir notamment travaux d'Éric Rondepierre ou l'édition augmentée du *Manifeste* de Philippe Blanchon.

- son site [Les pas perdus](#)
- lire sur [publie.net](#)

la main de sable

Laurent Margantin

lecteur

Combien de temps pouvait-il rester ainsi, lisant près du mort ? La veillée funèbre était passée depuis longtemps, et on les avait oubliés tous les deux dans une salle du funérarium. Plus personne ne passait pour venir déposer ses condoléances dans le grand livre noir.

Le funérarium était situé à la sortie de la ville, dans la zone industrielle. Peut-être tout le monde était-il finalement mort, dans la petite ville, si bien qu'on n'était pas venu prévenir le lecteur resté auprès de son défunt.

Il lui lisait des histoires à haute voix. Celles-ci racontaient la généalogie de leur famille, de père en fils ou fille, de métier en métier. Il y avait aussi des histoires de voyage dans lesquelles le lecteur s'était aventuré au risque de sa vie. Il en avait ramené des récits imagés que le mort semblait apprécier, un léger sourire sur les lèvres.

Ou bien était-ce le rêveur qui souriait, faisant une courte sieste sur le lit d'hôpital, tandis que le presque mort le veillait dans un fauteuil à côté ?
« Tu ronflais », lui dit le vieux lorsqu'il fut soudainement réveillé.

- lire sur [Oeuvres ouvertes](#)
- lire sur [public.net](#)

La main de sable sera le prochain texte de Laurent Margantin sur public.net après *L'enfant neutre* et *Insulaires*.

librairie

J'allais dans la librairie après les cours. Elle était située sur les hauteurs de la ville, derrière l'église. Généralement, il n'y avait personne. Quels étaient les clients du libraire ? Je ne l'ai jamais vraiment su. Des femmes esseulées, des enseignants à la recherche d'un classique pour leurs élèves, quelques esthètes de passage dans cette ville.

Je prenais un des ouvrages qui venaient de paraître et m'asseyais dans un fauteuil au fond de la boutique, entre deux rangées de livres. Le libraire me saluait à peine, ne me conseillait pas de lecture. Il restait derrière son bureau, plongé lui aussi dans un livre.

Dehors, les saisons passaient. L'été, je disparaissais, et réapparaisais en septembre, reprenant le rythme des journées : les cours au lycée, puis, en fin d'après-midi, deux heures de lecture jusqu'à la fermeture. Comme dans un rituel, je rangeais le livre que j'étais en train de lire, passais devant le bureau, et me penchais sous la grille que le libraire descendait, plongé dans son silence.

Pendant toutes ces années, je ne lui avais acheté aucun de ses livres, et, malgré cela, il m'accueillait chaque jour. Jamais je ne vis quelqu'un d'autre assis dans ce fauteuil. Jamais je ne l'entendis parler de littérature à un client. Un jour vint – je m'en souviens très nettement – où j'achetai une des nombreuses œuvres que j'avais lues tout au long des années. Il leva alors ses yeux vers moi, et je vis qu'il était aveugle.

ceux qui perdent

Christine Jeanney

c'était dans une salle d'attente, une femme cassait les codes, âgée, habillée comme une aveugle qui aurait choisi les vêtements pour leur texture, la sensation de la main sur le tissu, et pas pour leurs couleurs ou leurs formes, mais n'était pas aveugle, âgée, mais n'était pas âgée, remerciait la secrétaire de lui donner un prospectus avec effusion, gardait le papier comme un cadeau précieux sans le lire, s'impatientait, ne fixait pas son attention malgré les demandes répétées de la jeune fille à côté d'elle qui lui donnait un petit nom gentil, Didi, prends une revue, inquiète, nerveuse, tutoyant les autres clientes, Tu sais faire de la soupe ? Et tu mets quoi dedans ? Didi, n'embête pas les gens, Oh, mais elle ne me gêne pas, Je mets une pomme de terre, une tomate, de l'oignon aussi, Ah bon ? Pas de sel ? J'aime bien le sel, mais c'est pas bon

on dit, Didi, tiens, prends le magazine, assieds-toi, Didi, C'est encore long le docteur ? Bientôt, assieds-toi, et quand la doctoresse arrive, Didi se précipite vers elle Tu vas pas me faire mal, hein ? et puis on l'entend crier un peu à travers les portes fermées, Arrêtes, tu fais mal, docteur ! et la dame à la soupe et moi, on n'ose pas se regarder ni rien montrer, parce que c'est très violent ce qu'on entend, pas à cause de la doctoresse qui fait ce qu'elle doit faire, mais parce qu'on a vu une petite fille qui crie perdue dans une vieille dame

- lire sur [Tentatives](#)
- lire sur [public.net](#)

départs

Thierry Beinstingel

Cette semaine, j'ai appris trois départs à mon travail. Un suicide, un décès par maladie et un simple départ en retraite dont l'aspect serein et joyeux paraît presque cruel dans cette dissolution. Passons sur le suicide (que je relate en note d'écriture), j'ai découvert en premier le décès par maladie d'une collègue, c'était le lundi à mon arrivée. Le vieux crabe malfaisant contre qui elle se battait depuis deux ans, avait eu raison d'elle. J'avais travaillé avec cette collègue, ingénieur commercial, de 1998 à 2003. A cette époque, j'intervenais en soutien pour aider à monter des projets d'informatisation d'hôpitaux ou de cabinets médicaux. On s'était perdu de vue depuis : plus dans le même secteur géographique et plus la même activité. Mais ça fait quelque chose de le savoir, c'est repartir quelques années en arrière et partager à nouveau toute une organisation. On perd aussi cela, soi-même comme partie d'un grand tout. Le jeudi suivant, le deuxième départ, programmé depuis quelques temps, est plus joyeux.

C'est un collègue qui bénéficie d'un assouplissement des conditions de départs en retraite. Il lui restait deux ans à faire et une dizaine de mois de congés qu'il n'avait jamais pu prendre à une époque où son travail était plus intensif. Dernière réunion, repas le midi dans un restaurant pour fêter cela en petit comité, cinq personnes au total et on se dit au revoir, on se souhaite bonne chance. On s'inquiète de savoir comment il va s'occuper : deux grands enfants qui travaillent et du bricolage en perspective dans les maisons qu'ils viennent d'acquérir. Là encore, c'est une partie de soi qui s'efface, plus récente cependant, un partage de « trois petites années, mais très riches » a-t-il dit. Nostalgie et joie avant la tristesse de découvrir le même jour en lisant la presse le dernier et trente cinquième suicide de l'entreprise en deux ans.

Trois départs sans point commun, donc.
Enfin, si, deux points communs en y réfléchissant :

Le premier est que ces trois agents avaient dépassé la cinquantaine. Normal, la moyenne d'âge de l'entreprise tourne dans cette tranche d'âge. Le deuxième, mais auquel on ne fait plus attention par habitude : aucun d'eux ne sera remplacé. On a appris à se passer de la collègue malade, oubliée depuis deux ans, et son travail a été réparti sur le restant de l'équipe. Pareil pour celui qui part en retraite : on répartit son boulot, un peu plus sur chacun. Quant à celui qui a accompli un geste désespéré, de toute façon, il travaillait dans un service voué à disparaître, donc pas de nouvelle embauche, c'est certain. Voilà la réalité brutale.

Les deux points communs se rejoignent : la moyenne d'âge augmente parce qu'il n'y a qu'une part infime d'embauche. Quand je suis entré au Central, il y a vingt-cinq ans, j'étais un des plus jeunes et, si j'y étais resté, je le serais toujours, c'est dire... Ces dernières années, le rapport était sans doute d'une embauche pour dix départs et encore...

La moyenne d'âge a augmenté de six à huit mois par an pendant des années. Ce vieillissement est énorme pour une entreprise. On le savait mais on personne ne s'en est soucié. Et maintenant, on parle d'allongement de la vie au travail. Ce qui veut dire que, dans quelques années, au moins les trois quarts des salariés de mon entreprise auront des cheveux blancs, des rhumatismes, une allure pépère ou mémère, des enfants et des petits-enfants et je ferai partie du lot. Voilà la réalité du travail d'aujourd'hui car mon entreprise n'est pas un cas isolé. Comment voulez-vous que la génération qui pourrait nous succéder soit attirée par l'avenir laborieux que nous allons leur laisser en héritage ?
(17/02/2010)

- lire sur [Feuilles de route](#)
- lire sur [public.net](#)

risque

Michèle Dujardin

risque qu'une nuit en bout de ligne,
soudain la plume ne déserte,
ne fuie dans l'éboulis où la feuille bombée,
avec ses racines de fil et sa terre trempée de colle,
ne l'entraîne loin du jour,
là où les pelotes d'écriture s'alignent sur les étagères à fœtus,
avec les nausées, les somnifères
l'éther étouffe la rythmique de la douleur
quand le travail s'affole,
dans ce clandé à fond de cale couvert par la tempête,
le clappement des ventouses et l'éclair des forceps,
entre les mains la délivrance vient,
toujours,

un bol où la petite viande rouge s'agite,
que la sueur inonde,
et sa langue rêve déjà dans une langue intacte,
donnant à voir le bâti du poème et son mucus d'amour,
qui s'égoutte dans la nuit défaite, épuisée,
alors la plume tombée déroule les pelotes,
compte les mailles sur l'aiguille des heures,
avance le premier point de la première aube qui enveloppe le
poème,
à peine né de ce rêve

- lire sur [abadôn](#)
- lire sur [public.net](#)

mangez-moi

Marina Damestoy



À peu près chaque jour les poubelles m'offrent des nouvelles fraîches. Paris, Britney, Rachida, Cécilia, Carla, engouements voyeuristes jusque dans nos quotidiens. Je vis dans le slip de mon président depuis quelques mois déjà. Hommes stars et femmes icônes sont devenus gros titres sans contenu dont on attend la chute. Figures d'accroche, passion-mépris, putes adictives en pâture, pourquoi ? Sur la distance, exploitation des phénomènes, stars nécessaires, aliments d'un système de pouvoir. Ne pas être de ceux qui s'exposent mais de ceux qui régulent l'engouement, utiliser ces figures- pâtures en écran protecteur, faisant diversion quand à l'attention du public et au lieu du véritable pouvoir. Caches-cauchemars, trompe-misère. Les modes contrôlées par ces individus non médiatisés (PDG, politiques,...) dont la principale nourriture se fait de ces vies en pâtures. Magnifier des personnalités, les hisser en phénomène (éphémère ou non), en polarisation, en monomanie => obsession star => communication au service d'autres entités plus discrètes elles-mêmes réinjectées dans un circuit d'accélération/ chaises tournantes où la pertinence, l'exacte réponse au moment 'T', doit rester optimale et fonctionnelle pour le bon déroulement du rouage. Détenteur du pouvoir. Qu'est-ce que ces pontes soutiennent sinon leur besoin de « plus... infini ». Pâture, pourquoi ?

Pages d'en face, rubrique des chiens écrasés qui s'ignore. J'y prends une idée pour une nouvelle ou future insertion dans un livre porno : Femme collectionneuse de ses propres fétus, galerie de l'évolution qui n'a pas eu lieu. Un article évoque l'état de la « génération précaire » en France. Si la jeunesse du XIXe était touchée par le spleen, la notre est en plein flottement dans le présent. Elle erre dans l'immédiateté. Perte, impuissance, in-imagination. Un espace béant dans ce moment « T », ce maintenant qui retient prisonnier. Immense linéarité de l'espace cloîtré dans

l'instant, l'instant immanent comme horizon indépassable. Comme trop de marge laissée dans une perspective fermée. Du coup héritage, empathie et projets perdent leur réalité. On ne peut que piétiner ... que ce soit dans la joie du revival ou que ce soit dans une patience extrême et attentiste. Où est la posture qui fera brèche ? Qu'est ce qui sortit le XIXe siècle du spleen ? Les guerres ?

Plus loin, une pub avec un cul sans grand rapport avec le produit.

Acte sexuel. Zone désinformée / informelle/ informée, zone floue de concept / définition de ce qui, dans le plaisir de la femme, réside dans une projection de ce qu'est la sensation du gland pénétrant, mêlée à l'envie de se faire pénétrer (schizo, l'un n'est pas l'autre).

Et chez l'homme, poser la question de savoir si leur plaisir réside dans ce que projette d'eux la femme, le plaisir sensible du gland qui pénètre ou bien, y mêlent-ils, eux aussi, le phantasme projeté de la femme, le manque de ne pas être rempli, comblé. Qu'est ce que ce flou, cette part de phantasme du plaisir de l'autre intégré au notre qui prend une grande place au moment de l'acte ?

Le canard regagne sa destinée, il emballe mes perles. Je le cale, en boule, au fond du duvet, avec les odeurs. Le rôle ingrat de la muse.

J'ai rempli tant de cahiers, celui-ci est mouillé, l'encre s'enroule sur le papier, jolies formes incontinentes/ inconséquentes.

Seuls les faibles, fracassés seuls sur les carreaux, j'en suis.

L'espace de l'écrit aux intermédiaires sales. Tout ce qui est original est devenu banal. Tout ce qui est sensible est devenu risible.

• lire sur publie.net

des villes

Martine Sonnet

Du 31 mars 2008 au 25 novembre 2009 je suis allée à Limoges, Royan, Caen, Privas, Domfront, Saint-Denis d'Oléron, Manosque, Quimper, La Rochelle, Rouen, Vernon, Lorient, Blanzat, Melle, Niort, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Saint-Etienne, Nancy, Marcillé-Robert, Brest, Landerneau, Arras, Lille, Chauray, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Cognac, Châlon-sur-Saône, La Ferté Vidame, Marseille, Tournefeuille, Grenoble et Grasse. À Caen et à La Rochelle je suis même allée deux fois.

Dans la vie normale, je suis une voyageuse aux petits pieds et, en conséquence, je n'étais jamais allée, avant que les forgerons du 62 ne m'y poussent, à Limoges, Royan, Privas, Saint-Denis d'Oléron, Manosque, Quimper, Vernon, Lorient, Blanzat,, Melle, Niort, Nantes, Saint-Nazaire, Marcillé-Robert, Brest, Landerneau, Arras, Chauray, Mulhouse, Colmar, Châlon-sur-Saône, La Ferté Vidame, Tournefeuille et Grasse. Soit dans 24 de ces 36 villes – ou encore les deux-tiers pour avoir une vision plus statistique de l'immobilisme de ma vie antérieure.



Mais est-ce qu'avoir seulement changé de train (et parfois même quai à quai) une fois ou deux dans une ville autorise à prétendre y être déjà allé ? Pour être honnête je ne le pense pas, donc j'ajoute Grenoble à la liste des villes dans lesquelles je n'étais jamais allée, qui en compte désormais 25. Et pour être honnête jusqu'au bout : la liste des 25 villes qui ne m'avaient jamais vue venir dans ma vie antérieure, devrait intégrer une sous liste regroupant celles dont je ne soupçonnais pas même l'existence : Blanzat, Marcillé-Robert, Chauray et Tournefeuille. Que leurs habitants m'excusent : je n'ai suivi que les deux UV de géographie strictement

obligatoires dans mon cursus d'historienne. Et ma seule production



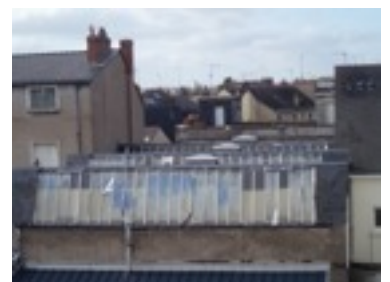
personnelle (encore que travail collectif) destinée à valider ces UV traitait la question de « La réforme agraire à Cuba ». Je ne suis jamais allée à Cuba non plus.

Remarque : je ne traite pas ici le cas de la région Ile-de-France sillonnée aussi, feuille de route RATP en poche et les forgerons toujours dans le sac sur mon dos, mais il faut savoir que La Courneuve, Aubervilliers, Gennevilliers et même Cachan, petite couronne pourtant, je n'y avais jamais mis les pieds non plus, pas plus qu'à Marne-la-Vallée, grande couronne. Dans le cours de mes pérégrinations, j'ai dormi (ou plus exactement tenté de dormir sans forcément y parvenir ou alors chimiquement) à Limoges, Royan, Caen, Privas, Manosque, Quimper, La Rochelle, Rouen, Lorient, Melle, Angers, Nantes, Saint-Etienne, Nancy, Arras, Colmar, Cognac, Châlon-sur-Saône, Tournefeuille, Grenoble et Grasse. J'ai aussi dormi à Rennes et à Morlaix, villes dans lesquelles je n'ai pas porté la parole des forgerons, mais soirées-étapes commodes à mi chemin entre deux interventions.

J'avais déjà dormi, plus ou moins bien et plus ou moins seule, dans 4 des 10 villes que je connaissais : Caen, Rouen, Nancy et Saint-Etienne. Les trois premières me sont (ou ont été dans le cas de Rouen) des villes familières, pour des raisons familiales ou amicales. Il était donc normal qu'y revenant avec mon livre, j'y dorme mieux (ou moins mal) que dans les autres. Je souffre en effet systématiquement d'insomnie la première nuit passée en un endroit où je n'ai jamais dormi. Trouble du sommeil assez handicapant quand on

se déplace, au gré des ondes de chocs d'un livre, en ne séjournant qu'une nuit dans chaque ville. Ma perception d'une ville ne change pas forcément si je n'y dors pas, puisque, quelque soit le temps que j'y passe, je reste mentalement exclusivement agrippée à la rencontre autour du livre. Même si je dispose de quelques heures ou d'une demi-journée à moi, je ne peux pas faire de tourisme : je ne suis pas disponible. Je ne vais pas au musée, je ne veux rien voir, rien faire d'autre qu'éventuellement m'attabler dans un café avec wi-fi.

Des trois villes où l'on veut absolument me montrer quelque chose sans que je puisse m'y soustraire (un écomusée, un tableau exceptionnellement prêté par un musée américain et une gare de triage réaménagée en centre d'art contemporain) je ne parviens à entrer « en esprit de plain pied » que dans la gare de triage où je découvre le travail du photographe Martin Liebscher (j'achète un livre) et suis fascinée par l'Hôtel Europa (où je voudrais rester dormir). J'ai déjà oublié quel était le tableau exceptionnellement prêté d'Amérique et jusqu'au nom du peintre. Ailleurs je décline les propositions en arguant du fait que je n'ai pas le temps d'aller voir, que je reviendrai visiter une autre fois. Je rassure mes invitants.



Rien ne s'imprime des villes dans lesquelles je passe, que les quelques repères dont j'ai personnellement besoin autour de mon intervention : la gare, éventuellement l'hôtel, le lieu de la rencontre, et comment aller de l'un à l'autre par mes propres moyens si possible. J'aime aussi savoir où est la poste centrale, même si je n'en ai pas forcément l'usage : la situer me rassure et par principe je retire à son

distributeur un peu d'argent, au cas où.
Les halles quand il en existe ou le
marché principal me semblent aussi
toujours utiles à localiser, au moins sur
le plan de la ville (peur de manquer si
mon séjour se prolongeait
inopinément ?)

Dans les villes que j'aborde pour la
première fois, j'aime mieux qu'on ne
vienne pas me chercher à la gare, mais
l'hospitalité commence souvent par ce
geste d'accueil.



Alors je triche parfois sur les horaires
pour me ménager un sas de solitude à
l'arrivée, préférant de beaucoup le
rendez-vous décalé un peu plus tard
dans un café de centre ville gagné à
pied plan en main : je voyage avec
tellement peu de bagages. Si je ne sors
pas seule et à mon rythme de la gare, je
ne m'approprierais rien de la ville. Je
dois commencer par là et prendre le
temps de la photographe : comme la
gare de La Rochelle avec ses
magnifiques échafaudages : je n'aurais
jamais osé faire attendre quiconque le
temps de les mitrailler...

- à lire sur [Mélico](#), où Martine Sonnet
est en « résidence web »
- [L'employée aux écritures](#)

résurgence sans ailes ni voix

Jean-Yves Fick

Repères perdus
dans la perspective nue
où avancer ombre
parmi des ombres sans fin
dans l'absurde blanc des jours

*sous les pas un silence
la douleur vrille trop*

une silhouette
point virgule sous les branches
juste marcher là
le regard comme aimanté
la ligne droite au loin fuit

*sous les pas ce silence
seule aire où s'avancer*

frontière les arbres
plantés au long d'une digue
lisière ou grille
obstacles de bétons morts
des postes de guet y veillent

*dans le rythme des pas
la pulsation du vivre*

une eau retirée
loin dans la langue l'énigme
aux sources du dire
sous la surface elle obscure
et son chant pour seul séjour

*s'écourent claires dans l'aube
les trilles que font oiseaux*



le représentant

Joachim Séné

J'écris dans un bar du huitième arrondissement de Paris, depuis ma place je peux voir et entendre un représentant en savonnettes, gels-douche, sels de bain et shampoings pour hôtels. En fait je suis obligé de l'entendre, sa voix porte bien, il ne parle pas trop fort, je vois, j'entends, et j'écoute.

Le représentant a la quarantaine, comme son client à qui il récite, avec une conviction qui le dispute à l'érudition, son sujet de parfums, de gammes, d'essences, de couleurs. Je suis presque face au vendeur et peut observer son costume impeccable, comme neuf, gris, chemise blanche quadrillée de bleu, cravate jaune, sa coupe de cheveux en brosse, mais une brosse non exagérée, presque pas une brosse. Rien à redire si l'on veut. Il a un visage franc, dans le regard, une symétrie, quelque chose qui force la sympathie. Il n'est pas clinquant, pas exagérément souriant, il sourit souvent et naturellement, peu et sans forcer.

Voilà, c'est ça : il ne force rien. Il incarne son métier de vendeur, et en retour son métier l'incarne ; je ne sais pas si on peut dire ça mais c'est ce que je ressens et ne trouve pas une autre façon de le dire. En d'autres termes, lui acheter des articles de bain paraît être une bonne chose, une garantie de passer un moment agréable, de savoir que l'on ne perd pas son temps. Il est convaincant, je le vois, je l'entends, je le comprends. Ses produits sont bios, éthiques, recyclables, ils sentent bons, les couleurs sont naturelles. Le client hoche la tête, prend des notes car il y a des noms, des pourcentages.

J'entends presque tout de l'argumentaire, mais ne retient pas forcément l'essentiel, d'ailleurs faut-il retenir l'essentiel dans ce cas là ? Il suffit de se laisser porter, d'ouvrir un échantillon de sels de bains, de le respirer. Il y a des « au bas mot », des « c'est vous dire », des « c'est un bon produit », des

« c'est pas par plaisir mais », des « la législation est très claire », des « sur cette gamme de produits on retrouve », des « les femmes adorent ça », et pendant qu'il dit tout ça, je vois ses yeux, au vendeur, je vois bien son regard, je ne vois pas le regard de l'autre, le client, qui est de trois-quarts dos, mais je sais, à la manière dont il relève la tête et la maintient, quand leurs regards se croisent. Le client prend des notes, respire un échantillon, soupèse un flacon, lit une brochure que l'autre feuillette à sa place en la tenant à l'envers pour lui indiquer d'un majeur tendu ce qu'il convient de retenir page après page (j'aurais cru l'index mieux indiqué, plus poli, mais sans doute cela est-il pensé aussi, sur la longueur de ce doigt qui ouvre peut-être plus la lecture ; à moins qu'inconsciemment...) ; et dans ce cas là, quand les regards ne se soutiennent pas l'un l'autre, dans le regard du vendeur je lis la fatigue, mais pas la fatigue du jour, non, pas seulement, je ressens sa fatigue comme étant plus profonde, plus ancienne, je la vois dans ses pattes d'oies, dans les rides de son front, dans le port de ses épaules, tout un ensemble de faible amoindrissement, qui se lit aussi dans la tête qui tourne assez régulièrement vers la vitrine du bar, vers dehors, ou vers une femme que je ne vois pas mais vers qui moi non plus je ne pourrais m'empêcher de me tourner. Leur dialogue se poursuit, le client pose des questions car c'est son rôle de poser des questions et le vendeur y répond car c'est son rôle d'avoir réponse à tout. Au bout d'un moment le client, poliment, rappelle l'heure car il sait que le vendeur a un train à prendre Gare du Nord mais l'autre, professionnellement, a encore bien le temps de parler de cette gamme ci.

Cette fatigue dans les yeux qui soutiennent avec peine le regard de son client et préfèrent retomber sur les échantillons (et d'ailleurs le

regard du client est le même, il retombe aussi régulièrement sur les échantillons, les brochures, les chiffres, j'ai déjà dit qu'il a le même âge, il a aussi le même costume si neuf, pas le même vraiment, mais la même qualité de brillant, de gris, la même coupe de cheveux rase et polie, la même obligation d'être là pour acheter, pour tenir son rôle de commercial achat, pour parler avec assurance de ce qu'il sait des produits de bain, des besoins de son hôtel, sans doute un hôtel luxueux du quartier, quatre étoiles) je la connais, je le reconnais, ce n'est pas celle du jour présent, pas celle de la fin de journée, dix-huit heures passées, pas non plus celle de la fin de journée à venir avec le train encore après, Gare du Nord, notre fournisseur habite la banlieue, lointaine, peut-être même la Picardie, Chantilly, Creil, ou même plus loin encore, Beauvais, Compiègne ou Amiens, et il ne sera chez lui qu'à vingt heures, non, cette fatigue est celle des jours passés, de tous les jours passés et de ceux à venir, tous ceux à venir, tous les jours à passer dans un costume irréprochable à tenir un discours précis en vue de vendre des savonnettes, des tubes de gel bain-douche et de shampoing, des sels de bains, des parfums d'ambiance pour salles de bains. Un discours toujours le même, avec les infimes variations saisonnières de gammes, de collections, de réglementations, de tarifs, de promotions, variations qui bien sûr n'entament pas le refrain de fond, cet éternel « donnez-moi de l'argent, je ne fais que mon métier, donnez-moi de l'argent, aidez moi à atteindre mes objectifs, vous aurez des produits, signons un contrat, faisons notre travail qui nous permet de vivre, manger, dormir sous un toit, être propre et s'habiller décemment, j'ai une famille, donnez-moi de l'argent, laissez-moi vivre ».

Et je ne vois pas le visage du client, mais cet acheteur aussi a une vie de famille, un métier, des objectifs, lui aussi a sa ritournelle vitale « prenez

mon argent, vendez-moi vos produits, aidez moi à atteindre mes objectifs... »

Et donc l'heure tourne, la vente suit son chemin, les grilles tarifaires se dévoilent un peu plus, la feuille A4 d'un devis est remplie au stylo bic, les gestes du vendeur ne sont pas plus empressés ni plus démonstratifs, son ton reste égal, pas de joie excessive ni même modérée, il s'agit simplement de la suite attendue de la négociation, ses gestes sont ce qu'ils doivent être, sans plus. Et ils seront aussi ce qu'ils doivent être au moment de régler l'addition car c'est bien entendu le rôle du fournisseur, et à partir de là je perds de vue le représentant et son client, sur la table restent les deux théières et les deux tasses, et les sachets de thés qui ont commencé à sécher, et à la table à-côté de celle-ci devenue vide je ne peux qu'entendre cette femme raconter à son amie l'histoire d'une collègue, retour de congé maternité, nouvelle direction suite à une fusion, ou une acquisition, peut-être les deux, nouveaux services, nouvelle organisation, nouveaux chefs, anciens collègues déjà plus tous là et à elle le nouveau patron, dans le bureau de l'ancien, entre quatre-yeux, lui dit « maintenant que votre congé maternité est terminé, je peux enfin vous virer... Sauf si vous avez un autre nom à me donner à la place du votre ? » ; qu'elle n'avait pas, cet autre nom, et le soir, chez elle, licenciée, elle ne pleura pas, elle vomit.

Dehors, les gestes du représentant seront ceux de la poignée de main, du regard d'au-revoir avec le hochement de tête juste ce qu'il faut, et puis monter dans le bus pour la gare du Nord. Le ticket à valider, trouver une place assise ou rester debout, et puis descendre à la

gare. Là, le regard levé vers le panneau d'affichage des départs, ses gestes seront ceux qu'il faut faire en telles circonstances, composer, trotter vers le quai pour être sûr d'avoir une place assise dans le wagon le plus proche de l'escalier de sortie à sa gare d'arrivée, tous les gestes à venir seront ce qu'ils doivent être, dans le train et en sortant, dans la gare jusqu'au parking de la gare où sans doute sa voiture est garée, les gestes qu'il faut faire au volant, dans la voiture sur le trajet jusqu'au foyer, quelques gestes encore auprès de ses deux enfants, dix et quinze ans, et de sa femme, dont le regard partage la même fatigue des jours. Les gestes qui conviennent, les gestes convenables, ceux de tous les jours, ceux d'avant et ceux à venir. Ces gestes, tous ces jours, tous ces gestes faits et tous ceux à faire, et tous ceux, gestes qu'on ne fait pas.

- lire sur [Fragments, chutes et conséquences](#)
- lire sur [publie.net](#)

petites coupures

Cécile Portier

Qu'est-ce que ça peut bien signifier, d'être patient, quand on n'attend rien?

L'impatience non plus ne veut rien dire, quand on n'attend rien.

Attendre : espérer ou craindre. Alors c'est arithmétique : s'il y a autant de peur que d'espoir, l'attente s'annule.

Donc, Nathalie Pages n'attendait rien. Elle espérait que les choses pourraient changer.

Elle avait peur que quelque chose arrive.

Elle restait postée sans attendre, devant le grand distributeur automatique des opinions et des sentiments. En débit et en crédit les choses s'équilibraient, rien n'arrivait, ouf, rien ne changeait. Toujours la peur venait apurer la dette de l'espoir, dans un mécanisme de planche à billets très efficace pour tromper l'attente.

Mais voilà : le distributeur automatique de Nathalie a explosé. Celui-là même qui la pourvoyait en juste compte de peur et d'espoir. Dans les entrailles de la machine, elle entrevoit la supercherie, c'est-à-dire l'absolue indisponibilité de toute valeur.

Désormais, Nathalie sait qu'elle n'a plus besoin de petites coupures. Désormais Nathalie attend beaucoup, sans espérer et sans avoir peur. Elle attend beaucoup, mais elle ira le chercher toute seule.

- lire sur [Petite Racine](#) (en réaction à [La Crise](#)

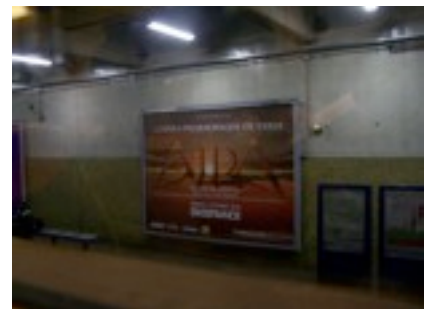
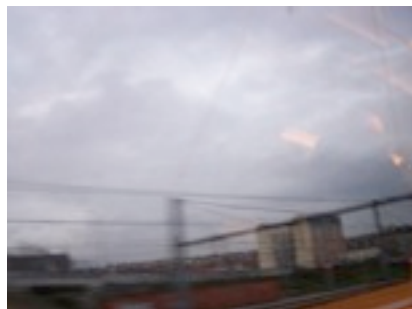
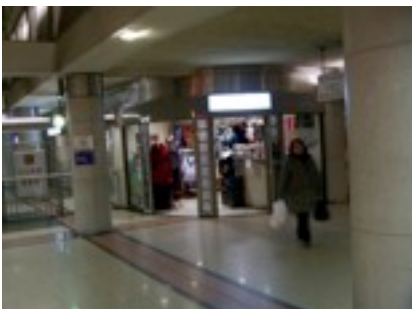
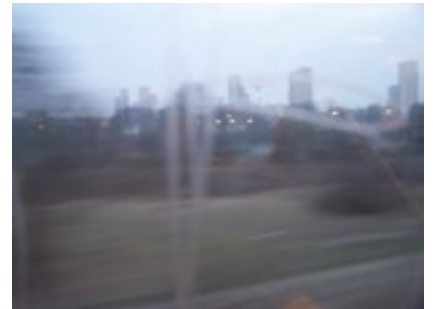
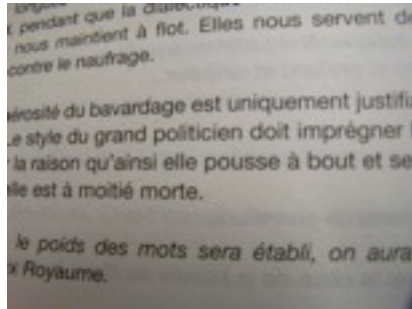
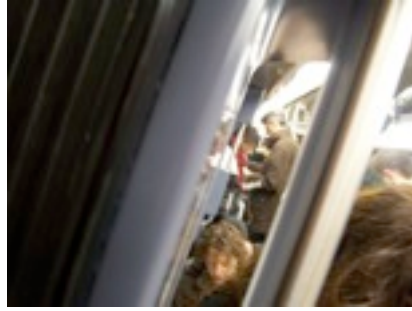


de Joachim Séné et à [À bas l'utile](#) de Bernard Noël)

- lire sur [publie.net](#)

17h34

Guillaume Vissac



« À 17h34, chaque jour, un instant, une image, une photo... »
• suivre 17h34 sur [Omega Blue](#)
• sur [publie.net](#), [Qu'est-ce qu'un logement](#), et [Le livre des peurs ordinaires](#)

d'ordre noir étendues grises

François Bon

d'ordre noir étendues grises ça t'était venu en rêve

d'ordre noir étendues grises les rues à cet instant droites mais aux caisses figures grimaçantes et bien pire : de rues où tous allaient et nul pour croiser visage d'un autre et bien pire : le vent là-haut qui prenait les silhouettes comme des jouets on roulait parmi les entrepôts les usines on pouvait quitter la voie express c'étaient des zones chacune dotée d'un signe où les supermarchés rampaient comme des navires à l'échouage sur le bitume luisant des parkings un monde abîmé oui certes puisque tu l'avais dit : monde échoué, et ces routes autoroutes comme autant de fissures et même : monde usé, et ces à-plat de métal comme ruine générale offerte à la pluie au vent (nos yeux, d'abord, usés) on roulait donc on roulait

d'ordre noir étendues grises la configuration répétée des rocades l'assemblage de pavillons selon modèle au choix les paroles usées dans la radio qui commentaient tout cela non pas ce que tu avais sous les yeux mais l'ordre plus général qui nous surplombe la concussion la guerre du monde le roulement ordinaire et ses irrégularités pour nous distraire : il n'y avait jamais eu disais-tu d'humanité sans crime de pouvoir sans vol et les pauvres compensations qu'on vous offrait vols bas prix plages comme sur les photos tout ce qui recommence identique les grands noms du sport et la publicités défilantes cela rutilait autant que les allées jaunes dans l'intérieur carrelage des supermarchés rayons bières rayons jouets foire aux vins semaine du blanc et empilades d'ordinateurs télévisions les écrans pour tout ce rutilera jusqu'ici bas dans votre voiture même la voix des commandeurs en petit on les rétribuait bien trop cher les politiques tu disais les politiques c'est mort : hommes à cravates, hommes tout nus trop lisses imagine les à poil avec leur cravate tu disais

d'ordre noir étendues grises toi tu te le répétais la phrase du rêve ainsi transcrite et cherchant ce qu'elle refait au dessous cherchant sous cette phrase

d'ordre noir étendues grises le paysage s'était refait on allumait les phares les fermes au lointain comme blocs sombres immergés à demi passées à l'âge industriel elles aussi et le halo jaune dans la nuit de l'éclairage des villes gaspillage pensais-tu leur peur la vieille peur montrer à la face de l'univers qu'ici on a vaincu le noir à cela servant les réverbères lampadaires néons et

tous clignotements par dessus les maisons les rues les villes elles étaient vides pourtant les rues vides les villes à cette heure que maintenant tu traversais vers la gare les chantiers les déviations les aménagements puis au feu rouge une sirène d'ambulance ils foncent sans voir personne une fracture scélérate courait le monde on disait que l'équation de Schrödinger aiderait à prévoir dans les immeubles les incendies les crimes les décombres les nourrissons abandonnés dans des sacs poubelle le mépris général et la pauvreté comptée et les quatre quatre vitres teintées bien chic dans ces voitures on est protégés

d'ordre noir étendues grises ça ne veut rien dire ce qui vous vient en rêve on le note mais c'est pour rien on croit c'est après qu'on l'explore

d'ordre noir étendues grises les appareils le savoir les articles sur tous ces progrès l'équation à prévoir les crises cardiaques on te la mettait dans le dos la machine à crise cardiaque élévation hôpital illuminé à la sortie nord eux là n'arrêtaient jamais dans les bâtiments de bureaux non plus on n'éteignait complètement les lumières ambiance bleu froid sur pièce vide et l'écran en veille de l'ordinateur les témoins rouges des machines sur secteur et portemanteau dans le coin le clignotement bref d'un modem et ce fouillis qui restait pourtant sur les tables où ils viennent faire les heures obligatoires on se demandait en passant comment gagner de l'argent avec ce monde immobile était possible les assurances les prêts la régulation administrative si elle avait d'autre but que prolonger l'artifice où tout cela (nous-mêmes) en était rendu

d'ordre noir étendues grises la ville et l'autoroute vide et la rocade aux entrepôts étendues grises tu les voyais comme depuis ton rêve

d'ordre noir étendues grises parce qu'on n'aurait plus là-dedans nulle part où aller qui partout était même tu marchais à cet instant dans le hall jaune de la gare ils faisaient des annonces la vie ordinaire donc continuait et pourtant ce soir-là du jour férié avec pont fête des morts les chrysanthèmes en marée sur le ciment des cimetières granit importé de l'autre côté du monde des bateaux pour ça cargos de pierres tombales polies et lisses inscription à votre guise qui donc ce soir aurait voyagé et pour où et toi-même ici sur le banc à attendre et la voiture dessous au parking les bornes jaunes et bleues paiement par cartes allumées dans leur nuit perpétuelle la porte

transparente que tu n'avais pas vue et le monde un instant flou l'escalier mécanique accordé en sol dièse sur accord de neuvième aurais-tu dit et toi pourtant debout qui t'y élevais vers ce banc vers ce hall où machine sur les genoux dans la gare les images revenaient comme

d'ordre noir étendues grises dans ton rêve monde d'images séparées fragmentées dans ton rêve

d'ordre noir étendues grises la ville les villes toutes ensemble et que rien ne reliait ce moment suspendu où tu notais les villes sont reliées par des tunnels dans le temps où c'est d'elles-mêmes qu'on te parle et de la mort qui guette l'usure les fissures le craquement de tout et bien sûr ces visages dans les rues qui s'ignorent semblent plutôt choses fixes et blafardes avec des yeux ternes que le vent en tous sens et les lumières assemblent désassemblent bousculent ou poussent ils se croisent tu disais sans se voir tu avais oublié dans ce voyage ton portefeuille tes papiers ta carte (ils servent à ça donc les bureaux vides qu'on n'éteignait pas la nuit ils servent à l'ordre des cartes et papiers) tu téléphonais d'autres qui passaient sur le carrelage jaune de la gare accrochés aussi à leur téléphone on ne regarde pas les autres ni le carrelage ni le toit ni l'escalator en sol dièse sur accord de neuvième pour parler à qui on téléphone est-on sûr déjà chacun que la voix n'est pas seulement intérieure on aurait alors appareil qui nous guide (morceau de soi arraché qu'on tendrait à bout de bras qu'on tendrait vers le ciel avant de se le mettre à l'oreille) on vous parlait depuis où juste peut-être depuis les zones jaunes que dessinent les réverbères néons lampadaires

d'ordre noir étendues grises ces villes qu'on n'éteignait plus jamais tant on avait peur de la nuit la nuit noire la nuit usée trouée sur les usines en ruine les pavillons à téléviseurs les rocades qui tournaient autour des villes sous les véhicules immobiles et pas le contraire et toi juste pour rien pour être parti sans carte à payer ni papier pour la voiture l'intérieur même et la pauvre pensée (tu ne pensais plus, enfin ce qui t'aurait semblé penser) il te restait ce soir là que même la mer semblait immobile lourde opaque

d'ordre noir étendues grises et toi tu répétais tu répétais puisque ça t'était venu en rêve

- lire sur [Tiers Livre](#)
- lire sur [public.net](#)